



Anges, désir et images trompeuses

↑ LIVIER WYSER

Interview » Dans *Anhell69*, premier long-métrage du Colombien Theo Montoya, les vivants dialoguent avec les fantômes. Présenté à la Mostra de Venise, ce film inclassable suit un jeune cinéaste tentant de tourner avec ses amis – une jeunesse queer de Medellín que la mort rattrape peu à peu. Entre documentaire et rêverie funèbre, *Anhell69* dresse le portrait spectral d'une génération fragile, prise entre le désir de cinéma et le vertige du réel. Radical, parfois déroutant, le film impressionne par sa puissance visuelle et son geste politique. Invité du Festival international du film de Fribourg, dans la section Nouveau territoire consacrée à la Colombie, Theo Montoya éclaire un visage méconnu de son pays: celui d'une jeunesse qui filme pour ne pas disparaître.

Anhell69 semble né d'une nécessité intime.

A quel moment avez-vous compris que ce film devait exister? Et que signifie ce titre, pour vous comme pour le public?

Theo Montoya: C'est une question intéressante, parce que je ne l'ai compris qu'en chemin. Au départ, je travaillais sur un autre projet. Et puis, presque à mon insu, *Anhell69* s'est imposé. C'était un processus organique. Le titre vient du pseudonyme Instagram d'un ami. Il porte en lui une dualité qui m'obsède: on peut y lire «Angel», mais aussi «69», avec tout ce que cela suggère – entre ciel et enfer, pureté et désir. C'est exactement ce que raconte le film: des anges perdus dans une

ville de pulsions.

La frontière entre documentaire et fiction est très poreuse dans votre film. Comment avez-vous travaillé cette ambiguïté?

Je voulais précisément troubler cette frontière. On associe trop souvent le cinéma à la fiction. Moi, je voulais questionner cette évidence, pousser le spectateur à douter: est-ce réel, ou fabriqué? J'ai mêlé archives et mise en scène. Mais au fond, le film parle d'identité... La mienne, celle de mes amis, celle d'une génération. Et cette question de l'identité rejoint celle de la réalité: qu'est-ce qu'on perçoit? Qu'est-ce qu'on croit voir? Aujourd'hui, avec les images omniprésentes, l'intelligence artificielle, les *fake news*, cette frontière devient de plus en plus floue.

Votre film fait revivre des personnes disparues. Comment filmer les morts?

Le cinéma est déjà une machine à fantômes. Chaque image est du passé. On regarde toujours des spectres. Dans *Anhell69*, je parle d'amis morts. Pour dialoguer avec eux, j'ai imaginé un geste presque psychomagique. Le film devient le voyage d'un mort qui se souvient. Et il y a cette idée de «spectrophilie»: être amoureux d'une image. C'est une manière de parler du cinéma lui-même et de continuer à faire exister ceux qui ne sont plus là.

Votre Medellín est loin des clichés habituels...

Je joue avec les clichés, sans les craindre. Oui, je parle de Pablo Escobar. Mais je propose ma propre vision. Medellín est deve-

nue un mythe, notamment avec les séries télé et la mondialisation. Et quand une ville devient un mythe, on n'y entre plus vraiment: on vit dans son image. Un peu comme Los Angeles ou Berlin. C'est encore une question de réalité. Il n'existe pas une Medellín «vraie», seulement des interprétations.

L'esthétique du film est très nocturne, presque gothique. Quelles étaient vos références?

Elles sont multiples. Je pense à Harmony Korine, bien sûr. Notamment le film *Gummo*. Mais aussi à un courant colombien qu'on appelle le «gothique tropical». J'en cite directement des fragments. Il y a aussi des influences très personnelles: des sculptures réalisées par des mères pour leurs enfants disparus, ou encore certains cinéastes de Medellín. *Anhell69* est un collage, un mélange d'images, d'idées, de mémoires.

Le film aborde aussi les identités queers. Pourquoi était-ce essentiel?

Parce que c'est mon environnement naturel. J'ai grandi entouré d'amis queers. Ce n'était pas un choix théorique, mais une évidence. Et à Medellín, ville très conservatrice et religieuse, cette présence crée une tension fascinante. Voir cette jeunesse libre évoluer dans cet espace chargé de symboles religieux, c'est déjà une forme de récit.

Comment le film a-t-il été reçu en Colombie?

Il a été très peu diffusé. Pas censuré directement, mais marginalisé: peu de salles, surtout alternatives. Donc le débat est resté limité. Beaucoup de Colombiens n'ont pas aimé le film, surtout à Medellín. Mais c'est normal: on re-



jette souvent ce qui nous renvoie à nous-mêmes. Avec le temps, une nouvelle génération commence à s'y reconnaître. Le film trouve son public. Mais au fond, je l'ai fait pour mes amis. Et pour leur dire que leur existence compte.

Votre prochain projet?

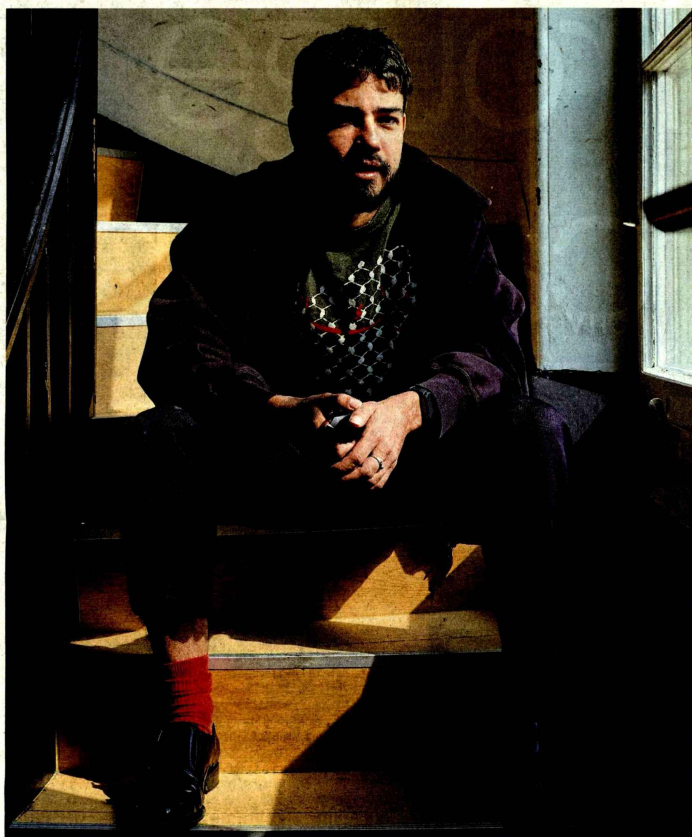
Un film intitulé *False Positive*. Il

s'inspire d'un scandale en Colombie: des civils assassinés par l'armée puis présentés comme des ennemis tués au combat. Cela s'est produit au début des années 2000. C'est un film sur la manipulation des images, sur cette «hyperréalité» où l'image remplace le réel. On croit voir la

vérité, alors qu'on la fabrique.

Une obsession qui traverse déjà *Anhell69*...

Oui. Aujourd'hui, nous vivons à travers les images, 24 heures sur 24. Comprendre cette relation, c'est essentiel. C'est là que le cinéma devient, pour moi, un outil de réflexion. »



«J'ai fait ce film pour mes amis, pour leur dire que leur existence compte.» Jean-Baptiste Morel

» *Anhell69*, de Theo Montoya, est présenté au FIFF dans la section Nouveau territoire: Colombie. Prochaine séance me 22 h 30 (Arena 6).

«Je joue avec les clichés, sans les craindre»

Theo Montoya